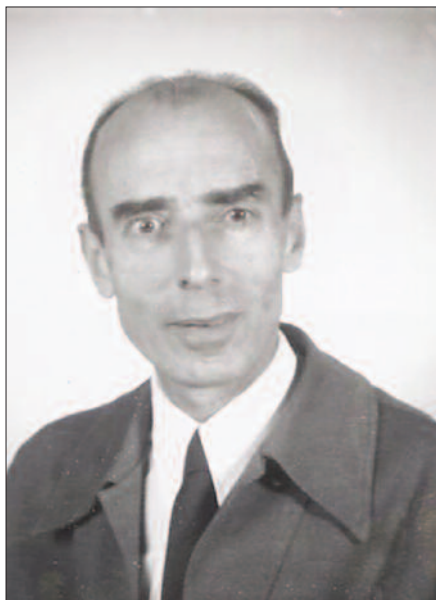


## Jacques Tesseraud 1931 - 2015

Un candidat se présente à Kerlois en 1961 : il a 30 ans, il est médecin et vient de terminer son service militaire en Allemagne. Né à Tarbes où son père était employé aux Chemins de fer, il l'a suivi à Paris où il a été nommé secrétaire de la Cité Universitaire. C'est là que Jacques fait ses études puis sa médecine. Son peu de goût pour ce métier mondain, ses visites aux plus démunis avec la Conférence Laënnec, les conseils du P. Blin vont l'orienter vers l'Afrique, ce que sa mère n'apprécie guère. Ses parents sont de milieu aisé, engagés dans leur paroisse, et il a quatre frères et sœurs mariés. Sa vocation a été retardée par l'envie de faire, après l'externat, les années d'internat.

Avec sa maturité et son expérience de praticien, deux ans de philosophie scolastique à Kerlois et le noviciat à Gap en 1963 vont être pour lui une réelle épreuve. Les supérieurs hésitent, aimeraient qu'il approfondisse le sens de son appel. Mais ils iront jusqu'à lui laisser du temps pour compléter sa formation médicale et lui permettront d'aller à Eastview (Canada), terminer son no-



— viciat et faire ses études de théologie, en milieu plus ouvert et anglophone. Il y fera son serment en juin 1967 et sera ordonné prêtre à Fontenay-aux Roses (Paris) le 4 juillet 1968. Toute sa vie, il restera, solitaire, tiraillé entre ces deux formes d'apostolat, la mission ecclésiale et la vie totalement donnée au Christ dans le soin des pauvres. Un de ses formateurs l'aurait bien vu « frère médecin » ! Il fera ainsi de brefs séjours en Tunisie, au Yémen, à Djibouti, en Algérie et en Mauri-

tanie, qui seront entrecoupés de retours en France pour des temps de repos, de soins et de discernement.

La Tunisie, d'abord, de 1968 à 72. Il ouvre le poste de Sousse avec deux confrères, J.M. Magnin puis R. Caspar, dont il partage la prière et les services. Il se met à l'Arabe et au dialectal tunisien, ne soigne personne mais donne des cours aux Sœurs, aux infirmières, aux coopérants. Il retrouve le goût qu'il avait eu au Canada pour la médecine en psychiatrie et, lors d'un congé pour une « école de prière ». Il note avec humour qu'il ne grossit pas et qu'il a, de temps à autre, des coups de fatigue. Il n'est pas pressé de suivre la formation spécialisée de l'IPEA à Rome, mais s'y résoudra en 1972- 73 et reviendra au PISAI en 1983.

On l'oriente alors vers le Yémen où un projet s'est mis en place avec E. Renaud et des Srs. Blanches à Sana'a, puis, grâce à un ancien élève des Jésuites, à Hodeidah où un hôpital est à construire de toutes pièces avec M. Gagnon, R. Steiger et d'autres. Il semble que le passage du monde tunisien, francophone et sécurisé, à un projet en Mer rouge, anglophone et mal défini, ait déçu Jacques qui y fut associé de 1974 à 1980 : manque de moyens ou de personnel qualifié, crise

d'asthme, accès de paludisme, etc. Il a du quitter ses malades, se charger d'un programme antituberculeux de l'OMS. Une sévère hépatite virale le ramène à Paris en 1977, très affaibli. Il perd ses parents et l'un de ses frères. Les médecins lui déconseillent le retour au Yémen. Pourtant en juillet 78, il y reprend son travail d'éducation et de prévention, mais il se sent fragile, sous-employé, et étranger. Il devra, une seconde fois être rapatrié d'urgence, à la suite d'une profonde dépression, le 1<sup>o</sup> mars 80.

Il doit rester quatre ans en France avant de songer à une autre mission. Il se repose six mois à Mours, reprend ses esprits au point de faire la retraite de 30 jours à Clamart et d'accepter la direction de la nouvelle maison de Bry-sur-Marne. Les Pères âgés apprécient son dévouement, mais le staff regrette son manque de souplesse. Apprenant que le P. Gagnon vient d'être consacré à Kinshasa par Jean-Paul II pour le diocèse de Djibouti, fief des P. Capucins, il accepte de le rejoindre à trois conditions (de règle !) : qu'on le remplace à Bry, qu'il y ait à Djibouti un poste régulier de 3 confrères (avec un supérieur nommé !) et que ce projet soit assumé par la Société. Cela entraîne entre la Province (J. Périer), la

Région (E. Renaud) et la Maison-mère (Bob Gay) des confusions et des contrordres, chacun tenant pourtant à le ménager ! Ayant réglé des questions d'héritage, il partira à Djibouti dès juin 1984. La situation n'étant pas claire, il hésite (soins ou apostolat) et perturbe l'équipe.

On lui demande de partir et de faire un essai à N.D. d'Afrique (Alger) où il serait le benjamin ! C'est l'année du Chapitre. Après contrôles médicaux, il arrive à Alger en mai 1987, il s'y sent un peu perdu : déçu de devoir renoncer à la médecine, il ne reste que trois mois ! Le bilan des supérieurs est assez sombre : on sent qu'il ménage ses forces, n'a plus le sens des réalités, se montre de plus en plus indécis : « il n'a jamais trouvé son équilibre entre sacerdoce et profession médicale ». S'il est parfois bizarre, trop formaliste, il peut être fin et profond, délicat et charmant en communauté, écrit E. Renaud, devenu Supérieur général.....

Le voici à nouveau à Mours en août 1987 : il y a retrouvé la vie et la prière avec des frères, mais s'absente souvent à Poissy où il pense « aider » dans un foyer de 350 immigrés maghrébins ou à l'hôpital, mais sans mandat ni contrat. Il se dit « en congé ». En mai, il est nommé en France où le

Provincial (J.C. Ceillier) lui signale que Mgr de Chevigny, l'évêque spiritain de Mauritanie cherche un prêtre de plus : cela va tenter Jacques ! Par prudence peut-être, il va voir sur place, en octobre 1993, les conditions de vie et de ministère qu'on lui propose auprès de quatre S. Blanches et du personnel du complexe minier. Il y arrive peu après un attentat djihadiste à la cathédrale où deux prêtres ont été mutilés par un forcené...

Cela lui rappelle Djibouti, surtout lorsque Martin Happe, PB allemand, est nommé évêque de Nouakchott en 1995 et cherche à son tour des confrères ! Ce n'est qu'en 1999 qu'il accepte de vivre seul à Zouérat, à 700 km du port de Nouadhibou où descendent les trains minéraliers. Le diocèse, confié jusque là aux Spiritains, fut rattaché alors au Mali (Bamako). Il y vit seul, pauvrement, sans téléphone ni aide ménagère, visite les plus démunis et rend service au Centre de santé et à la Bibliothèque pour jeunes. La chaleur extrême qui dépasse les 40° en été lui impose des retours réguliers en Province, tous les deux ans. Une chute provoquée par des gamins en avril 1998 entraîne une fracture du col du fémur et son rapatriement par avion. Il retournera dans ce pays où il aimerait

mourir et admettra difficilement la fin de son contrat et son retour définitif en 2013.

C'est à Mours qu'il vivra ses deux dernières années, parlant peu de lui-même et de ses souvenirs, mais fidèle, en silence, au Christ qu'il avait servi dans les plus pauvres. C'est à 84 ans qu'il s'endormit le 8 septembre 2015, en la fête de Marie, à l'hôpital G. Pompidou de Paris. Ses obsèques

furent célébrées le 11 à Mours, au milieu de nombreux confrères, proches et amis, présidées par le Chef de Secteur, le P. Bataille, et commentées par un confrère qui évoqua Moïse au bord de la Terre promise, Pierre ayant tout quitté pour suivre le Christ et la vie de Jacques résumée en trois mots : disponibilité, fidélité et prière.

Philippe Thiriez